

La théorie et la modélisation macroéconomiques, d'hier à aujourd'hui

Michel De Vroey* et Pierre Malgrange**

Décembre 2005

Docweb n° 0518

* Université Catholique de Louvain

** PSE, Cepremap et Université Catholique de Louvain

La théorie et la modélisation macroéconomiques, d'hier à aujourd'hui *

Résumé

L'objectif de cet article est de retracer l'histoire de la macroéconomie de ses débuts à nos jours en prenant en compte sa double dimension théorique et empirique. Elle a profondément marqué l'évolution des politiques économiques. Dans un premier temps, nous rappelons la triple démarche qui a donné lieu à son émergence, la *Théorie générale* de Keynes, le modèle IS-LM de Hicks et les premiers travaux économétriques de Tinbergen. Ensuite, nous examinons la période de dominance de la macroéconomie keynésienne dans la double dimension évoquée plus haut. Notre histoire se poursuit par l'examen de la remise en cause de cette macroéconomie impulsée d'abord par Friedman et ensuite par Lucas et autres auteurs nouveaux classiques. Ensuite, nous exposons les grands traits de la nouvelle macroéconomie, dynamique et stochastique. Pour terminer, nous nous interrogeons sur la contestation récente des modèles de cycle réel de la première génération.

Mots clés : modèles macroéconomiques, synthèse néoclassique, nouvelle économie classique
Classification JEL : B2, E1

Seventy Decades of Macroeconomic Theory and Modelling: a Survey

Abstract

The aim of our paper is to give an account of the history of macroeconomics from its beginning to this present-day state considering both its theoretical and empirical dimension. The following benchmarks are considered. First the creation of modern macroeconomics is viewed as resulting from three congruent causes, Keynes' General Theory, Hicks' IS-LM model and, finally Tinbergen's econometric models. In a second step, we briefly survey macroeconomics as it existed during its period of dominance in the 1950s and the 1960s. Next, we consider the criticism of these models by Friedman and, Lucas. This brings us to consider macroeconomics as it stands today, i.e. stochastic dynamic Walrasian models. Our paper ends with a brief evocation of the recent contestation of real business cycle models of the first generation.

Keywords: Macroeconomic Models, Neoclassical Synthesis, New Classical Economics
JEL Classification: B2, E1

* Cette étude a paru dans la collection des publications des économistes de Louvain, *Regards économiques*, juin 2005, n° 30. Nous remercions Vincent Bodard pour ses remarques sur une version antérieure de ce texte. Cette étude a été financée par la Communauté française de Belgique (bourse ARC 03/08-302) et par le Gouvernement Fédéral belge (bourse PAI P5/10).

1. Introduction

Comme son titre l'indique, l'objectif de notre étude est de retracer les grands traits de l'évolution de la macroéconomie de sa naissance à nos jours. Nous commencerons par examiner son émergence dans les années 1930 pour étudier ensuite la période de règne sans partage de la macroéconomie keynésienne des années 1950 à 1970. L'étape suivante de son évolution est l'offensive menée par Milton Friedman et Robert Lucas contre la macroéconomie keynésienne. Les travaux de ces auteurs ont débouché sur un changement de perspective qui nous paraît mériter d'être épinglé comme une « révolution scientifique » à la Kuhn, l'émergence de la macroéconomie dynamique et stochastique. Avec celle-ci, le centre d'intérêt de la théorie et de la modélisation macroéconomie se déplace. Le thème des défaillances de l'économie de marché, et en particulier du chômage, est délaissé au profit d'un examen des phénomènes du cycle et de la croissance, ceux-ci étant étudiés à partir de l'hypothèse d'un fonctionnement efficace du système.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, demandons-nous ce qu'il faut entendre par le terme de macroéconomie ? Sans entrer dans les détails ni vouloir confronter notre position à celles d'autres auteurs, contentons-nous de poser qu'à nos yeux les conditions suivantes doivent être réunies pour qu'on puisse parler de macroéconomie. Premièrement, celle-ci est une discipline modélisée, c.à.d. composée de modèles mathématiques. Deuxièmement, elle poursuit une démarche d'équilibre général, s'intéressant à une économie prise dans son ensemble mais représentée d'une manière simplifiée (petit nombre de marchés, hypothèse d'agent représentatif, etc.). Troisièmement, la macroéconomie est une discipline appliquée, ses modèles abstraits devant se prêter à la mesure empirique. Enfin, la macroéconomie a une visée de politique économique. Elle doit servir à la prospective et à l'évaluation des effets de politiques économiques alternatives.

Cette définition de la macroéconomie procède d'un point de vue méthodologique. Mais on peut aussi l'appréhender en mettant en avant l'énigme qui a motivé son apparition. On évoquera alors la grande crise des années 1930 et le phénomène de chômage de masse qui l'a caractérisé. La macroéconomie est fille de cette grande crise.

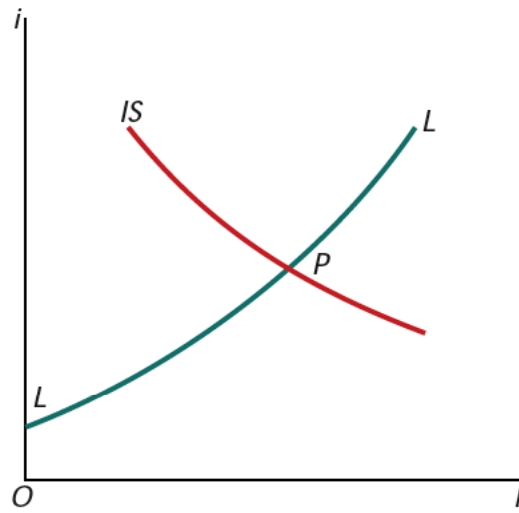
2. L'émergence de la macroéconomie

Si nous avons adopté une définition plus large de la macroéconomie, nous aurions pu affirmer que les économistes classiques, comme Adam Smith, David Ricardo ou Karl Marx,

faisaient de la macroéconomie comme Monsieur Jourdain de la prose. Du fait de notre définition étroite, nous considérons que la naissance de la macroéconomie résulte de la convergence de trois démarches, la formulation par Keynes d'une théorie nouvelle de l'interdépendance économique, la formalisation des intuitions de Keynes dans un modèle mathématique, démarche à laquelle le nom de Hicks peut être associé, et, enfin, l'entreprise de mesure empirique pour laquelle, si le nom d'un pionnier devait être mis en avant, celui de Tinbergen pourrait prévaloir.

Keynes est certainement la figure tutélaire de la macroéconomie et son livre, *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, paru en 1936, sa poutre maîtresse. Ce livre visait à élucider le phénomène de chômage de masse qui, à l'époque de la grande crise des années 1930, accablait les économies. Le désarroi régnait parmi les responsables politiques, sociaux et intellectuels, qui ne parvenaient pas à avoir de prises sur l'évolution des choses. Au sein de la communauté plus restreinte des économistes académiques, le sentiment prévalait que leur discipline ne disposait pas des outils adéquats pour comprendre la réalité qui les entourait et agir sur celle-ci. Sortir de cette crise était manifestement une affaire complexe, mais Keynes était convaincu qu'une déflation salariale ne pouvait qu'empirer les choses. Tel était pourtant la seule solution susceptible d'être dérivée de la théorie économique de l'époque. L'objectif poursuivi par Keynes en s'attelant à son livre était de faire sauter ce verrou théorique. A cet effet, il fallait, pensait-il, dépasser le cadre d'équilibre partiel, tel qu'Alfred Marshall, le fondateur de l'école de Cambridge, l'avait développé. Si le chômage était, bien évidemment, un phénomène se manifestant dans le marché du travail, son origine devait être cherchée dans d'autres secteurs de l'économie, en particulier la finance. Il s'agissait dès lors d'étudier l'interdépendance entre les marchés, la piste suivie par Keynes étant d'attribuer le chômage à une insuffisance de la demande agrégée, une partie du revenu des agents fuyant le circuit de la dépense. Le programme développé par Keynes dans la *Théorie Générale* conjugait les éléments suivants: (a) démontrer l'existence d'un chômage involontaire d'équilibre, celui étant entendu comme une situation dans laquelle certains agents économiques souhaitent travailler au salaire en vigueur mais se voient dans l'incapacité de réaliser ce projet ; (b) exonérer les salaires de la responsabilité de cet état des choses ; (c) en donner une explication d'équilibre générale ; (d) démontrer que la cause du phénomène est une insuffisance de la demande globale pour les biens, de telle sorte que le remède à apporter consiste en une relance par l'Etat de cette demande.¹

¹ Cfr. De Vroey (2004).



La *Théorie générale*, un livre qui s'adressait aux économistes et non au grand public, reçut un accueil immédiat favorable, en particulier de la part des jeunes économistes. Il faut dire que l'attente d'un renouvellement théorique était forte et ce n'est que bien plus tard qu'on réalisa ses sérieuses ambiguïtés — son caractère statique, ses définitions à géométrie variable, sa poursuite simultanée de lignes théoriques peu compatibles. Mais le livre de Keynes suscita aussi la perplexité. Si ses lecteurs sentaient qu'ils se trouvaient face à une oeuvre novatrice, celle-ci constituait néanmoins un objet étrange, souvent incompréhensible! La lumière vint d'une conférence organisée à Oxford en septembre 1936 durant laquelle trois jeunes économistes anglais, Harrod, Meade et Hicks, proposèrent leur décodage.² Leurs interprétations avaient plusieurs traits en commun. Leur diagnostic quant au message central du livre était très proche. De plus, tous trois le trouvaient moins révolutionnaire théoriquement que ce que Keynes prétendait. Enfin, tous trois réussirent à transformer le raisonnement en prose de Keynes en un modèle mathématique simple, composé d'un petit nombre d'équations simultanées. Si cette transformation ne pouvait faire justice à la pensée kaléidoscopique de Keynes, au moins maintenant son message devenait compréhensible pour les économistes ordinaires. L'ironie est que si les trois modèles étaient proches en termes de contenu, seul l'un d'eux, celui de Hicks — le modèle IS-LM qui fut ensuite rebaptisé du nom de modèle IS-LM — connut le succès, et lequel puisqu'il devint l'incarnation de la théorie keynésienne. Une des raisons de ce succès a été l'ingénieux graphique conçu par Hicks permettant de synthétiser sur un seul plan les positions d'équilibre de trois marchés (le marché des biens, de la monnaie et des obligations, le marché du travail étant, lui, laissé dans un état de déséquilibre déterminé d'une manière exogène).

² Cfr. Young (1987).

Ainsi, se constitua le second jalon de la théorie macroéconomique. Restait à réaliser l'opérationnalisation empirique du modèle théorique. Si, ici, il est plus difficile de dégager une seule personnalité fondatrice, il faut néanmoins mettre en avant le rôle joué par l'économiste néerlandais, Jan Tinbergen. Lui aussi était motivé par la volonté de réagir à la grande crise. Son étude des fluctuations économiques aux Etats-Unis de 1919 à 1932, effectué pour le compte de la Ligue des Nations et publié en 1939, peut être épinglé comme le premier modèle économétrique portant sur une économie dans son ensemble. Son objectif était de tester différentes théories du cycle en vue d'établir celle qui recevrait la meilleure confirmation empirique. À cette fin, Tinbergen construisit un système d'équations différentielles et d'équations à différence finie linéaires, dans lequel chaque variable exogène se voyait attribuer une grandeur censée refléter la réalité. Un autre travail pionnier a été l'étude de Lawrence Klein, *Economic Fluctuations in the United States, 1921-1941*, parue en 1950 pour le compte de la célèbre Cowles Commission for Research in Economics. Klein avait publié peu avant, en 1948, un bilan de l'apport de Keynes qui reste encore intéressant aujourd'hui, *The Keynesian Revolution*. Alors que ce dernier ouvrage était purement théorique, pour Klein, les concepts forgés par Keynes dans la *Théorie générale* invitaient à une application empirique. Et effectivement, Klein joua un rôle moteur dans la mise en œuvre de celle-ci.

Keynes lui-même était très critique quant au travail de Tinbergen, pensant qu'il y avait peu à gagner à essayer d'estimer empiriquement les modèles théoriques. Pour lui, un tel exercice était grevé d'arbitraire. Mais ses critiques n'eurent pas d'effets, sauf d'avoir obligé Tinbergen et ceux qui pensaient comme lui à mieux préciser leur programme de recherche et à en admettre les limites. Très vite, la construction de modèles macro-économiques devint un champ de recherche dynamique. Malgré la réticence de Keynes à les patronner, ces modèles peuvent être qualifiés de « keynésien » car leur objectif était de développer empiriquement des situations d'insuffisance de demande requérant comme solution des interventions étatiques.

Telles sont les trois étapes ayant mené à l'émergence de la théorie macroéconomique. Certes, une tension a continué à exister entre ses trois composantes. Ainsi, des keynésiens plus « fondamentalistes » ont pensé que le modèle IS-LM trahissait le message central de la *Théorie générale*. De même, les macroéconomistes théoriques n'étaient pas nécessairement

sur la même longueur d'onde que leurs collègues empiriques, ces derniers ayant une approche plus pragmatique des choses. Mais, l'un dans l'autre, le corps des macroéconomistes s'était constitué comme une communauté scientifique nouvelle et dynamique, et reconnue dans sa spécificité.

3. Le règne de la macroéconomie keynésienne

Dès les années 1950, la macroéconomie keynésienne s'implante tant dans l'enseignement que dans la recherche. Celle-ci se développe à la fois dans les universités, les banques centrales et les administrations publiques. Modifié par Modigliani et popularisé par Hansen, le modèle de Hicks, rebaptisé comme le modèle IS-LM, en est la clé de voûte. Le programme de recherche des économistes keynésiens consiste à l'élargir et à l'approfondir, par exemple par la prise en compte plus explicite de l'Etat, des échanges extérieurs, etc. Par ailleurs, chacune de ses composantes, la consommation, l'investissement, le choix du portefeuille, le marché du travail est pris comme objet d'analyse séparé en vue de dépasser les propositions théoriques initiales faites à leur sujet. Une autre lacune que l'on vise à combler est l'hypothèse de prix fixes caractérisant les premiers modèles IS-LM. À cet égard, le travail empirique de Phillips, examinant l'évolution du taux d'inflation et du taux de chômage au Royaume-Uni de 1861 à 1948 et mettant en avant l'existence d'une corrélation négative entre eux – la fameuse courbe de Phillips – tombe à point pour fournir le maillon manquant du modèle, une théorie de la formation des prix. Le pas supplémentaire, accompli ultérieurement par Samuelson et Solow, sera d'affirmer que la courbe de Phillips offre un menu de politique économique, l'économiste pouvant faire valoir à l'homme politique que des augmentations de l'emploi sont possibles pour autant qu'en contrepartie un certain taux d'inflation soit accepté.

La macroéconomie s'installe donc comme une discipline autonome jouxtant la théorie microéconomique. C'est l'âge de ce qu'on appelle la « synthèse néo-classique », un compromis entre théorie keynésienne et théorie classique (c'est-à-dire la microéconomie). Il s'agit d'un partage de territoire, la théorie classique étant déclarée compétente pour ce qui concerne les aspects du long terme, la théorie keynésienne pour les questions relevant du court terme. Un des divers arguments avancés pour la justifier concerne la flexibilité des prix et salaires. Celle-ci, affirme-t-on, est vérifiée dans le long terme, mais non dans le court terme. En conséquence, des actions de relance d'origine étatique sont indiquées pour contrecarrer ce manque de flexibilité.

Mais le socle théorique sur lequel la macroéconomie s'est construite n'est pas systématiquement réexaminé. Pour parler en termes rétrospectifs, la question des fondements microéconomiques des relations macroéconomiques reste peu posée. La question de savoir si les différents éléments formant le programme de Keynes n'est pas analysée. D'ailleurs les économistes keynésiens ont des vues discordantes. Par exemple, s'écartant des proclamations de Keynes, la plupart des économistes keynésiens basent leur résultat sur l'hypothèse de rigidité salariale, alors que d'autres auteurs crient à la trahison. Enfin, les concepts posés par Keynes, en particulier les notions de chômage involontaire et de plein emploi, font l'objet de peu de réflexion critique. Il y a cependant des exceptions notoires. Mentionnons, d'une part, les livres de Don Patinkin, *Money, Interest and Prices*, dont la première édition date de 1956, et d'Axel Leijonhufvud, *On Keynesian Economics and the Economics of Keynes*, paru en 1968. Dans le premier de ces ouvrages, Patinkin défendait la thèse que la seule manière de donner place à la notion de chômage involontaire à l'intérieur de la théorie économique était de le concevoir comme un phénomène de déséquilibre, dont l'existence se limite à la phase transitoire séparant deux positions d'équilibre. Si une telle vue conduisait à diminuer la portée de la théorie du chômage involontaire, au moins lui donnait-elle une base plus solide. Leijonhufvud, quant à lui, avançait l'idée que la théorie keynésienne issue du modèle IS-LM et la synthèse néoclassique étaient une quasi-trahison des idées théoriques de Keynes. D'autre part, dans les années 1970, un certain nombre d'auteurs, comme Jean-Pascal Benassy, Robert Barro, Jacques Drèze, Herschel Grossman, Edmond Malinvaud et Yves Younès, ont perçu le besoin de donner aux vues de Keynes des fondements microéconomiques ainsi que de les positionner dans une perspective d'équilibre général, héritée des travaux de Walras et de la reformulation de ceux-ci par Kenneth Arrow et Gérard Debreu. Ils ont ainsi construit des modèles d'équilibre général dits non-walrasiens, dans lesquels le chômage involontaire découle d'une rigidité des prix et/ou des salaires.

Sur le plan du travail empirique, l'essor est impressionnant. Nous avons déjà évoqué la monographie de Klein de 1950. Mais le modèle qui donna l'impulsion aux développements ultérieurs fut le modèle Klein-Goldberger. Lancé en 1955 à l'Université du Michigan, il se voulait un modèle de taille moyenne, comptant 15 équations structurelles et cinq identités. L'objectif poursuivi était, d'une part, de faire des prévisions de l'activité économique et, de l'autre, de simuler les effets de diverses mesures de politique économique. L'idée aussi était d'avoir un modèle susceptible d'être constamment remanié. Plus marquant encore fut la création du modèle de Brookings dans la seconde moitié des années 1960. Celui-ci était d'une

taille impressionnante pour l'époque, contenant dans certaines versions presque 400 équations. Une telle évolution n'aurait bien sûr pas été possible sans le développement de l'informatique. Un autre trait significatif des transformations à l'œuvre est le caractère collectif de l'activité de création et de développement des modèles. Ceux-ci ne sont plus produits par des chercheurs isolés, mais le résultat d'un travail d'équipe associant un grand nombre de chercheurs.

Ces modèles macroéconomiques s'inspiraient la plupart du temps d'un même noyau structurel théorique, la version keynésienne du modèle IS-LM (cfr. l'encadré 1). Ce noyau était ensuite enrichi par des considérations dynamiques, l'adjonction de mécanismes d'accumulation du capital et de progrès technique inspirés par la tradition de la théorie de la croissance à la Solow, alors le modèle prototype de la dynamique néoclassique. Des éléments d'ajustements des prix et des salaires étaient aussi introduits, mais d'une manière partielle de telle sorte que les excédents d'offre continuaient à prévaloir. En conséquence, le système était perpétuellement dans un régime de fonctionnement « keynésien ». Cette architecture générale était cependant suffisamment œcuménique pour autoriser une diversité pratiquement illimitée de spécifications. En effet, le propre de ces modèles était leur caractère pragmatique — lorsqu'il s'agissait d'ajouter des spécifications nouvelles, celles-ci trouvaient leurs sources dans l'observation de la réalité plutôt que dans des considérations théoriques. Faisant l'objet d'un très large consensus, ces modèles ont régné sans partage sur le monde économique jusqu'au milieu des années 1970.

Encadré 1

Une maquette représentative de l'esprit de la modélisation macro-économétrique de la Synthèse Néoclassique.

(1)	Q	$= C + I + G^*$	Equilibre offre-demande globale
(2)	C	$= C(Q - T^*, C_{-1})$	Consommation
(3)	K	$= K(Q, r, K_{-1})$	Demande de capital
(4)	I	$= K - (1 - \delta) K_{-1}$	Investissement
(5)	N	$= N(Q, N_{-1})$	Demande de travail
(6)	L	$= p Q L(r)$	Demande de monnaie
(7)	M	$= M(r)$	Offre de monnaie
(8)	L	$= M$	Equilibre du marché de la monnaie
(9)	U_n	$= 1 - N/N^*_s$	Taux de chômage
(10)	U_c	$= Q/(aK)$	Output gap
(11)	w/w_{-1}	$= w(p/p_{-1}, U_n)$	Salaires (Courbe de Phillips)
(12)	p	$= p(U_c, wN/Q, p_{-1})$	Prix (équation de mark-up)

Le modèle décrit le fonctionnement dynamique global, en termes de périodes, d'une économie fermée, l'indice -1 symbolisant la période précédente. Un astérisque représente une variable exogène. Q représente l'output, C , la consommation, I , l'investissement, K le capital mesuré en fin de période, N , la demande de travail, L et M respectivement les demandes et offre de monnaie nominale, r , le taux d'intérêt nominal, U_n le taux de chômage, U_c , le degré d'utilisation des capacités de production, w le taux de salaire nominal et enfin p le niveau général des prix. Les trois variables exogènes sont G^* , les dépenses publiques, T^* , les taxes – supposées peser toutes directement sur le revenu des ménages et N^*_s , l'offre de travail.

Les cinq premières équations (courbe IS) correspondent au traditionnel modèle de demande du multiplicateur-accélérateur sensé gouverner l'essentiel des mécanismes réels de court-moyen terme de l'économie –voire la totalité dans le cas où le capital n'est pas sensible au taux d'intérêt r . On note que les différents éléments de la demande possèdent une composante dynamique autorégressive (ajustements incomplets en raison de rigidités réelles). Les deux équations suivantes forment la traditionnelle courbe LM. Viennent ensuite les équations définissant les tensions offre-demande sur les marchés du travail (chômage) et des biens (degré d'utilisation des capacités). A leur tour, ces tensions sont un facteur explicatif essentiel de la dynamique d'ajustement progressif des prix (mark-up) et des salaires (courbe de Phillips).

Les spécifications sont la plupart du temps linéaires ou log-linéaires et les coefficients estimés économétriquement. On peut montrer qu'à long terme ce modèle a un comportement identique à un modèle de croissance à la Solow.

4. La remise en cause de la macroéconomie keynésienne

L'offensive contre la théorie keynésienne a procédé en deux étapes. Le nom de Milton Friedman doit être attaché à la première. Il a été l'auteur qui ouvrit la brèche dans la citadelle keynésienne. Ensuite vint une offensive plus radicale, due à Robert Lucas et à des auteurs comme Sargent, Kydland et Prescott. Leurs travaux sont à l'origine de l'approche dite nouvelle classique — étiquette visant à remettre à l'honneur ceux que Keynes avait dénigrés — qui à son tour débouchera sur la théorie dite des cycles réels.

4. 1. La critique de Friedman

Pendant des années, Friedman mena un travail de sape contre la théorie keynésienne, notamment par ses travaux sur le revenu permanent et la demande de monnaie. Un de ses textes les plus influents fut sa conférence présidentielle à l'American Economic Association en 1967, publiée en 1968 (Friedman 1968), dans laquelle il introduisit le concept de taux naturel de chômage.

La cible de Friedman dans ce texte est l'idée selon laquelle un gouvernement pourrait durablement diminuer le chômage par une politique d'expansion monétaire. Ceci serait le cas, affirme-t-il, s'il était vrai que la courbe de Phillips reste stable à travers le temps alors même que ce type de politique serait entrepris. Son raisonnement est basé sur l'hypothèse d'une différence de perception entre firmes et travailleurs quant à l'évolution du salaire réel dans un tel contexte d'expansion monétaire. Alors que les firmes ont des anticipations correctes, celles des travailleurs sont erronées de par leur caractère rétrospectif. Friedman montre que dans ce cadre une injection monétaire induit effectivement une augmentation de l'emploi (ou une diminution du chômage) parallèlement à une hausse de l'inflation, ce qui correspond en termes d'une courbe de Phillips à un déplacement le long de celle-ci. Mais ceci n'est vrai que dans le court terme. Au round d'échange suivant, les travailleurs, qui ont réalisé leur erreur d'anticipation, intègrent la hausse du niveau des prix dans leur attente, en conséquence de quoi la Courbe de Phillips se déplace vers le haut. Pour maintenir le gain d'emploi, des injections monétaires de plus en plus massives deviennent alors nécessaires. En résulte un phénomène d'hyper-inflation, mettant en danger l'ensemble du système monétaire et obligeant ultimement à l'abandon de la politique d'expansion monétaire. Il s'avère dès lors que, si la courbe de Phillips a effectivement une pente négative dans le court terme, elle est

verticale dans le long terme au niveau de ce que Friedman appelle le taux naturel de chômage, terminologie qui deviendra largement acceptée.

La leçon qui se dégage de son modèle est qu'il est vain de tenter d'augmenter l'emploi au-delà du taux naturel par une politique de relance monétaire. Cette analyse renforce le plaidoyer antérieur de Friedman en faveur de règles monétaires strictes. La gestion de la masse monétaire, déclare-t-il, ne devrait pas être laissée à la discrétion des gouverneurs des banques centrales (et encore moins des ministres des finances). Au contraire, leur action devrait être limitée par des règles strictes de croissance de la masse monétaire.

L'argumentation de Friedman était astucieuse, ne fût-ce que par son recours à un élément auquel les keynésiens avaient — peut-être à tort — donné une place centrale, la courbe de Phillips, en vue de renverser le résultat keynésien traditionnel. Les keynésiens auraient certes pu lui riposter qu'il avait seulement démontré l'inefficacité d'une politique d'expansion monétaire dans un contexte où elle n'avait pas de raison d'être menée. Mais cet argument ne fut avancé que bien plus tard après que les débats se soient déplacés sur d'autres plans. De plus, alors que l'argumentation de Friedman était purement logique, le cours des événements sembla confirmer ses dires. L'émergence du phénomène de stagflation, c'est à dire l'existence concomitante d'un taux de chômage et d'un taux d'inflation élevés, a pu en effet être invoquée comme une vérification grandeur nature de la validité de ses thèses.

La critique de Friedman n'était pas une attaque frontale contre la macroéconomie keynésienne. Contrairement à ce qui sera le cas pour Lucas, Friedman trouvait peu à redire quant à la méthode de Keynes, un auteur avec lequel il partageait une même filiation marshallienne. Il était également peu opposé au modèle IS-LM en tant que tel, sa cible étant plutôt les résultats de justification des interventions étatiques que les auteurs keynésiens en dérivait. Il s'agissait pour lui de plaider pour la validité de la version classique du modèle IS-LM, qui suppose la flexibilité du salaire, aux dépens de sa version keynésienne, dans laquelle le salaire est supposé être rigide.

La prise en compte de l'analyse de Friedman nous invite à revenir sur le sens de l'adjectif « keynésien ». Il s'avère que celui-ci peut désigner deux réalités distinctes, d'une part, un appareillage conceptuel, un type particulier de modélisation théorique et, d'autre part, le projet politique au service duquel cet appareillage est mis. Au premier de ces égards, l'adjectif signifie le recours au modèle IS-LM et à ses éléments constitutifs, au second, il renvoie à la défense d'interventions étatiques visant à suppléer les défaillances du marché. On peut alors parler de « keynésianisme au sens méthodologique » et de « keynésianisme au sens

politique ». A l'aune de cette typologie, la «macroéconomie keynésienne » est redevable des deux sens de l'adjectif alors que Friedman se révèle être un cas hybride, combinant keynésianisme méthodologique et anti- keynésianisme politique.

4. 2. La critique nouvelle classique

La critique des auteurs nouveaux classiques vis-à-vis de la macroéconomie keynésienne peut être ramenée à trois points centraux : d'abord une critique conceptuelle et méthodologique, dans laquelle Lucas (parfois conjointement avec Sargent) joua un rôle central ; ensuite, une critique portant sur les défauts de construction des modèles macro-économétriques keynésiens, elle aussi due à Lucas et qui a été épinglée dans la littérature comme « la critique de Lucas » ; enfin, une critique plus générale, avancée par Kydland et Prescott et portant sur le problème de crédibilité rencontrée par les politiques économiques discrétionnaires. Nous les examinons successivement.

La critique conceptuelle de Lucas

Signe des temps ? Lucas et les nouveaux classiques sont bien plus cinglants que Friedman dans leur critique de Keynes. Pour Lucas, ce qu'on doit retenir de Keynes est moins sa contribution à la théorie économique proprement dite que le rôle que ses idées ont joué pour endiguer l'expansion du socialisme ! Il met également au crédit du keynésianisme, entendu dans un sens plus large que les écrits de Keynes, le fait d'avoir engagé la théorie économique dans la construction de modèles économétriques. À ses yeux, ceci marque un saut qualitatif dans la scientificité de la théorie économique.

Quant à la théorie économique keynésienne, Lucas lui voit au moins trois défauts majeurs. En premier lieu, les prédécesseurs de Keynes, comme Hayek, et Keynes lui-même dans son *Treatise on Money*, avaient essayé d'aborder l'étude du chômage à l'intérieur d'une théorie du cycle économique et donc dans une perspective dynamique. Mais dans la *Théorie générale*, Keynes abandonna cette ambition pour se rabattre sur l'objectif plus étroit de démontrer l'existence du chômage en un point du temps, c.à.d. dans un cadre statique. Ceci, pour Lucas, est une sérieuse régression, même si on peut en comprendre les raisons, notamment l'absence d'outils conceptuels et mathématiques adéquats. La seconde critique, intéressante d'un point de vue méthodologique, est l'accusation émise à l'encontre de Keynes d'avoir trahi ce que Lucas appelle la « discipline de l'équilibre ». Celle-ci est à ses yeux le principe

méthodologique fondant la spécificité de l'approche économique, consistant à se refuser à aborder la réalité autrement qu'à travers les postulats de comportement optimisateur et d'apurement des marchés. Enfin, et c'est sa troisième critique conceptuelle, Lucas a eu beau jeu de montrer que les concepts centraux du discours de Keynes, le chômage involontaire et le plein emploi, sont mal définis, ce qui l'amène à affirmer que rien n'est perdu à les abandonner.

La « Critique de Lucas »

Jusqu'aux années 1970, la modélisation microéconomique et la modélisation macroéconomique appliquées ont formé deux univers largement séparés, connaissant chacun un essor important mais dans des esprits différents. Alors que le développement de la microéconomie se fit sous l'aiguillon de l'exigence de rigueur conceptuelle, la modélisation macroéconomique, quant à elle, s'était développée d'une manière plus pragmatique. Ici, l'objectif principal des modélisateurs était de restituer les faits observés du monde réel le plus fidèlement possible. Donner des micro-fondements rigoureux aux équations de comportement des modèles n'était pas leur préoccupation prioritaire. Comme déjà noté plus haut, ces modèles servaient deux objectifs différents : la prévision macroéconomique, d'une part, et les exercices d'évaluation quantitative de politiques économiques alternatives, d'autre part. L'apport de Lucas (1975) a été de montrer que si l'on pouvait considérer que ces modèles étaient satisfaisants en ce qui concerne le premier de ces objectifs, il n'en allait pas de même pour le second.

Le raisonnement de Lucas procède en trois étapes. En premier lieu, il faut introduire la notion de « paramètres structurels ». Ceux-ci doivent être directement dérivés des données fondamentales de l'économie en particulier les préférences des agents, les contraintes technologiques et paramètres gouvernant l'apparition des états du monde. Le propre de ces paramètres, appelés « deep structural parameters », est d'être exogènes au modèle. Par exemple, la préférence des agents pour le présent ne dépend pas du taux d'intérêt. La deuxième étape consiste à introduire la notion de « modèle structurel ». Celui-ci est un ensemble d'équations décrivant les réactions optimales des agents économiques aux variations de son environnement et ne comprenant que des paramètres structurels. La troisième étape du raisonnement consiste à affirmer que seuls de tels modèles sont à même de fournir des évaluations de politique économique non-biaisées, du fait précisément que leurs paramètres, étant indépendants de l'état du système économique, ne varient pas avec la

politique économique. Le défaut des modèles keynésiens standards, tels qu'ils prédominaient à l'époque où Lucas émit sa critique, était de ne pas répondre à ces exigences. Dans ces modèles, la dérivation des paramètres n'est pas pure. Au contraire, elle est entachée d'approximations, de simplifications et de substitutions de variables. En d'autres termes, les paramètres de ces modèles souvent se révélaient être des formes réduites plutôt que des paramètres structurels, ne satisfaisant pas dès lors à l'exigence d'exogénéité et d'invariance par rapport à des changements de régime institutionnel, notée plus haut. Dès lors, ces modèles ne pouvaient se targuer de servir à l'évaluation de politiques économiques alternatives.

Un exemple classique est l'accélérateur flexible traditionnel donnant l'investissement comme un processus d'ajustement partiel du stock de capital actuel au stock de capital désiré caractérisé par une vitesse d'ajustement constante λ . La technique traditionnelle consistait à effectuer la dérivation à l'équilibre de long terme de manière à déterminer la demande de capital dite « désirée ou optimale ». On invoquait ensuite l'existence de coûts d'ajustements pour justifier une adaptation dynamique incomplète du capital actuel au capital désiré, ce qui générerait la relation ci-dessus. Cette formulation a pu être rationalisée (ceci a d'ailleurs été fait par Lucas lui-même en 1967) par une optimisation dynamique d'une entreprise sujette à des coûts d'ajustements du capital, sauf que le paramètre λ est une fonction complexe de la valeur désirée du capital, elle-même dépendant du taux d'intérêt. Il n'est donc pas correct d'évaluer l'effet d'une politique de taux d'intérêt à l'aide d'un modèle comportant un tel paramètre.

Une implication de la critique de Lucas, à ne pas confondre avec celle-ci, porte sur la rationalité des anticipations. Le concept d'anticipations rationnelle avait été introduit par John Muth en 1961, pour désigner l'idée selon laquelle les agents doivent être appréhendés comme ayant la capacité de prévoir, avec l'information dont ils disposent, et en moyenne, les résultats du modèle dans lequel ils évoluent. Mais ce concept ne reçut une place centrale dans la théorie économique — pour ultimement devenir un *sine qua non* de celle-ci — qu'après que Lucas l'ait utilisé à son tour dans ses modèles. L'exigence méthodologique à laquelle il répond est la nécessité de spécifier d'une manière précise les anticipations formées par agents économiques quant aux valeurs prises par les variables dont dépendent leurs comportements, par exemple le niveau des prix futurs. Traditionnellement, on supposait que les agents utilisaient des modèles de prévision naïfs extrêmement frustes, simple projection de l'évolution passée de la variable concernée, les anticipations adaptatives dont Friedman avait doté les travailleurs de son modèle. Lucas a eu alors beau jeu de démontrer que de telles

attentes étaient en porte-à-faux, non seulement avec l'exigence de fondements microéconomiques, mais aussi avec ce qui se passait dans la réalité.

La critique d'incohérence temporelle de Kydland et Prescott

Nous avons vu que Friedman avait plaidé contre toute politique monétaire qui serait discrétionnaire, l'argument sous-jacent étant que si on peut « rouler » des gens une fois, on ne peut le faire indéfiniment. Dans un article publié en 1977, Kydland et Prescott généralisent cet argument en lui donnant une formulation rigoureuse. La thèse audacieuse qu'ils soutiennent est qu'un gouvernement bien informé aura tendance à renier constamment ses promesses sauf s'il est institutionnellement empêché de le faire. Imaginons par exemple un gouvernement qui cherche à obtenir une relance économique immédiate par l'investissement et qui, dans ce but, annonce qu'il augmentera le taux d'intérêt dans un avenir proche. Si les firmes attachent du crédit à cette annonce, elles décideront d'accélérer immédiatement le rythme de leurs investissements. Le but du gouvernement sera ainsi réalisé sans avoir eu à augmenter le taux d'intérêt. Mais alors, vu qu'une telle augmentation présente des désavantages, le gouvernement sera incité l'échéance venue, à ne pas y procéder. Un tel comportement ne peut fonctionner dans un univers dans lequel les agents sont intelligents au lieu d'être naïfs car, une fois échaudés, ils cesseront d'accorder de la crédibilité aux annonces du gouvernement. Le problème sous-jacent peut être énoncé comme suit. Étant admis qu'une politique optimale peut être définie en une manière quelconque, il peut s'avérer, une fois qu'elle est mise en œuvre, qu'une alternative meilleure se dégage. Mais si l'organe décideur ne peut l'adopter car s'il le faisait, la crédibilité de ses engagements ultérieurs serait ébranlée. Cette argumentation, qui a été épinglée sous la dénomination d'« incohérence temporelle » n'est pas en soi originale — elle était déjà présente dans les écrits des théoriciens des jeux dynamiques. Le mérite de Kydland et Prescott est d'avoir introduit cette dimension de crédibilité dans l'univers macroéconomique et d'avoir mis en avant la restriction significative du champ de manœuvre économique des autorités politiques que sa considération entraîne. En effet, une fois qu'elle est prise en compte, pour qu'une mesure de politique économique annoncée pour le futur soit prise au sérieux par les agents privés, il faut que ceux-ci soient certains que la question, « le gouvernement aura-t-il intérêt à mettre en œuvre demain ce qu'il annonce aujourd'hui ? », recevra une réponse positive.

5. L'émergence de la macroéconomie « nouvelle classique »

Une nouvelle problématique théorique

Il est étonnant que l'on ait pas plus caractérisé les modifications qui se sont produites en macroéconomie dans la fin des années 1970 comme une « révolution scientifique » à la Kuhn. En effet, elles en ont tous les attributs, tant du point sociologique (déclarations de guerre tonitruantes, délaissement des anciennes figures tutélaires, affrontement intergénérationnel, changement de ce qui est à la mode, créations de nouvelles revues, etc.) que du point de vue du contenu. C'est à ce dernier aspect que nous allons nous attacher ici.

L'article de Lucas et Rapping, "Real Wages, Employment, and Inflation", a joué un rôle pionnier dans le développement de la nouvelle approche, sans cependant que ses auteurs aient été conscients de la chose à l'époque. Son originalité est double, résidant dans l'adoption, d'une part, de l'hypothèse d'apurement permanent des marchés et d'autre part, du mécanisme de substitution intertemporelle entre le travail et le loisir. Ici, l'idée sous-jacente est que l'agent économique alloue son travail et ses loisirs intertemporellement – travaillant par exemple moins aujourd'hui et plus demain — en fonction des conditions de marché présentes et attendues pour le futur.

Une seconde étude fondatrice de la nouvelle approche est l'article de Lucas, « Expectations and the Neutrality of Money » (1972). Visant à donner une base plus rigoureuse à la thèse Friedmanienne de l'inefficacité des politiques monétaires, Lucas élabore un modèle à générations imbriquées dans lequel les agents sont dotés d'anticipations rationnelles. L'existence d'imperfections d'information ne leur permet pas de départager clairement un choc réel (c'est à dire une modification de la demande), auquel il est optimisateur de réagir en changeant les quantités produites, et un choc nominal (c'est à dire une variation de la masse de monnaie), face auquel ils ne devraient pas changer de comportement. Affrontés à un tel problème de « signal extracting », ils adopteront un comportement mélangeant les deux types de réaction. En conséquence, les chocs monétaires ont un impact réel, sans cependant que ce trait puisse être utilisé comme un instrument de politique économique.

Le troisième article fondateur est dû à Kydland et Prescott et s'intitule « Time to Build and Aggregate Fluctuations » (1982). Cette fois, l'objectif explicite est de construire une théorie du cycle économique. L'élément qui le déclenche n'est plus un choc monétaire, comme chez Lucas, mais un choc réel ou technologique — d'où l'appellation de « modèles de cycles

réels ». De plus, cette fois la visée est empirique, ce qui n'était pas le cas pour le modèle de Lucas.

Quels sont les traits distinctifs de la nouvelle approche ? Notons d'abord l'apparition d'un principe méthodologique fondateur fondamental, la « discipline d'équilibre », déjà évoquée plus haut, principe selon lequel tant le comportement optimisateur que l'apurement des marchés sont les préalables *sine qua non* du discours théorique économique. Ce n'est pas que l'on déclare que le monde réel soit toujours l'équilibre. Cette proposition ou son inverse, dit-on, est non-vérifiable. Au contraire, l'idée avancée est que le propre de l'économiste est d'aborder la réalité à partir du prisme de l'équilibre. Essayons de construire un modèle sur la base de la prémisse d'équilibre, voyons si c'est possible et, le cas échéant, si le modèle en cause a une bonne capacité à reproduire les évolutions réelles, tel est le principe méthodologique préconisé. Tombe alors à la trappe le concept de déséquilibre et son corrélat, le non-apurement des marchés (alors que le projet de macroéconomie keynésienne était de démontrer ce non-apurement dans le cas du marché du travail). Inutile de dire qu'un tel point de vue, basé sur l'admission franche du caractère fatalement irréaliste des modèles théoriques, est contre-intuitif et ne peut qu'accentuer la césure entre l'économie et les autres sciences sociales, le théoricien et le grand public. Mais ses défenseurs demandent qu'on juge leur démarche sur ses résultats.

Seconde observation, ce principe d'équilibre est étendu à un champ dont on pensait auparavant qu'il ne se prêterait pas à une analyse en termes d'équilibre, le cycle. Sans que la chose ait été préméditée, cette extension a comblé une division séculaire à l'intérieur de la science économique entre les domaines de la valeur et du cycle. Dans cette division, la théorie de la valeur était centrée sur l'équilibre, tout ce qui n'y trouvait pas de place étant relégué dans la théorie du cycle. Si les termes d'équilibre et déséquilibre étaient employés par les théoriciens du cycle, c'était seulement d'une manière allusive. Mais il était considéré comme évident que le phénomène du cycle ne pouvait être modélisé en termes d'équilibre. C'est cette manière de voir les choses qui a été renversée, puisque la nouvelle théorie parvient à démontrer que des modèles de fluctuations cycliques peuvent être construits à partir des prémisses de comportement optimisateur et d'apurement permanent des marchés.

Les implications de cette extension du champ de la théorie de la valeur sont importantes. Ainsi, il est affirmé que, contrairement à ce qu'on pourrait croire de prime abord, la théorie du cycle peut se construire sans faire référence à la catégorie de chômage. C'est dire que la notion de chômage involontaire n'a plus droit de cité dans une telle approche. L'indicateur

central à prendre en compte est le nombre d'heures travaillées. La question de savoir si ce total d'heures se répartit également ou inégalement, auquel cas il y a effectivement chômage, est considérée comme secondaire. Une autre implication est que l'existence de cycles est maintenant considérée comme un phénomène normal plutôt que la manifestation d'un dysfonctionnement de l'économie, vis-à-vis duquel l'état aurait à jouer un rôle correcteur.

Ces modifications analytiques ne peuvent se comprendre sans réaliser ce qui s'est passé en amont. Deux éléments sont à considérer. Le premier est un changement dans les outils mathématiques utilisés. Un vaste emprunt aux mathématiques des sciences de l'ingénieur s'est produit, portant sur le contrôle optimal et le calcul de variations et rendant possible la théorisation de la dynamique économique. Un des leitmotivs des propos méthodologiques de Lucas est que les économistes antérieurs ressentaient le besoin d'étudier l'économie d'une manière dynamique, mais n'avaient à leur disposition que des outils mathématiques statiques. Cette lacune est maintenant comblée. Le second élément est le développement de l'informatique qui a rendu possible des travaux de calcul et de simulation qui auparavant étaient inconcevables. Donc la révolution scientifique qui s'est produite a un incontestable soubassement technologique.

Mais l'essentiel est ailleurs et réside dans le changement qui s'est produit quant à l'agenda de recherche de la macroéconomie. Comme nous l'avons noté, celle-ci est née avec la préoccupation de mettre en avant l'existence de défauts de fonctionnement de l'économie de marché, justifiant des actions correctrices de l'Etat. C'est pour cela qu'elle penchait presque naturellement du côté des réformateurs sociaux. Le chômage était considéré comme la principale de ces dysfonctions et les macroéconomistes étaient en quelque sorte entrés en concurrence avec les économistes du travail pour en faire leur objet d'étude. Ceci a radicalement changé. Le thème des échecs de marché est passé de mode – et si ce propos paraît léger, rappelons que l'intérêt de la vision kuhnienne est de mettre en avant qu'une dimension de mode n'est pas absente de la production théorique. C'est comme si les macroéconomistes, ayant cessé de trouver le thème du chômage intéressant, avaient décidé de le renvoyer aux bons soins des économistes du travail. L'intuition initiale de Keynes est ainsi renversée. Le chômage est à nouveau conçu comme un problème de mauvais fonctionnement du marché du travail, relevant d'une analyse d'équilibre partiel. En conséquence, il est éliminé de l'agenda de la macroéconomie.

Incontestablement, les évolutions historiques ont joué un rôle dans un tel changement de perspective. D'une manière générale, le spectre d'une grande crise a cessé de paraître

menaçant, chose à mettre sans doute au crédit du keynésianisme. De plus, le contraste entre la défaite historique des expériences socialistes, que ce soit les échecs des nationalisations ou la chute du mur de Berlin, et la prospérité des économies basées sur le système de marché a donné un nouveau tonus au libéralisme économique. D'une manière plus étroite, dans les pays phares de la recherche, comme les Etats-Unis et le Royaume Uni, le chômage a cessé d'être un problème brûlant. Positivement, postuler que les marchés fonctionnent d'une manière efficace permet de porter l'attention sur d'autres thèmes, ceux que les fondateurs de l'économie politique avaient privilégiés et qui avaient été quasi-abandonnés avec la révolution marginaliste, comme la croissance, les différences de richesse entre nations, les liens en économie, démographie et éducation, etc.

Une nouvelle pratique économétrique

Le renouveau théorique de la macroéconomie s'accompagne d'une nouvelle pratique économétrique (cfr. encadré 2). Une des exigences méthodologiques assignées aux modèles de type dynamique-stochastique est que leur paramètres soient basés sur les résultats de travaux indépendants mesurant les préférences des agents ou la technologie des firmes. L'information sur les valeurs historiques moyennes des données macroéconomiques est également utilisée pour compléter la quantification du modèle. Ces procédures ont été épinglées sous le terme de « calibration ». La validation des modèles s'opère alors par une confrontation de la simulation dynamique du modèle théorique avec les « faits stylisés » déduits d'une observation de la réalité.

Cette nouvelle pratique appelle divers commentaires. En premier lieu, elle concrétise au plan empirique l'unification des dimensions micro et macro réalisée au plan théorique. En second lieu, si la référence théorique des modèles de cycle réel est la théorie walrasienne, en fait le modèle le plus élémentaire de la chaîne des modèles proposés par Walras dans ses *Éléments d'économie pure*, une rupture méthodologique par rapport à Walras et aux auteurs modernes ayant refondé la théorie walrasienne, comme Arrow et Debreu, est présente. Ces auteurs pensaient que leurs modèles étaient trop abstraits pour faire l'objet de vérification empirique. Cette retenue n'est plus présente dans les nouveaux travaux qui conjuguent la ligne théorique abstraite walrasienne et la perspective instrumentale de Friedman. Notons en troisième lieu, le contraste existant entre ces nouveaux modèles, qui veulent délibérément s'en tenir aux relations considérées comme essentielles et les modèles antérieurs qui étaient devenus très complexes du fait de leur volonté de « coller à la réalité ». En quatrième lieu, ce type de

modèle ne pourraient que faire Popper se retourner dans sa tombe ; en effet, ils sont vérificationnistes au lieu d'être falsifiables. S'il est certain que le calibrage implique une discipline, la tentation sera forte de forcer les résultats en choisissant parmi les diverses études indépendantes susceptibles de servir de source au calibrage celles dont les grandeurs sont les plus propices à une confirmation de l'adéquation entre les résultats de la stimulation et les données observées.

Encadré 2

Une maquette du modèle de croissance optimale stochastique dans une perspective de cycle réel d'équilibre.

- | | | |
|-----|---|--------------------------------------|
| (1) | $Q = F(K_{-1}, A L)$ | Output |
| (2) | $K = I + (1 - \delta) K_{-1}$ | Capital |
| (3) | $r = F_1(K, L_{+1}) - \delta$ | Taux d'intérêt réel |
| (4) | $w = A F_2(K_{-1}, A L)$ | Salaires réels |
| (5) | $U_1(C, L) = (1+r)/(1+\gamma) U_1(C_{+1}, L_{+1})$ | Utilité marginale de la consommation |
| (6) | $U_2(C, L) = (1+r)/(1+\gamma) U_2(C_{+1}, L_{+1}) w/w_{+1}$ | Désutilité marginale du travail |
| (7) | $Q = C + I$ | Equilibre offre-demande |
| (8) | $A = \rho A_{-1} + \varepsilon$ | Evolution de la technologie |

Les 8 variables endogènes sont les suivantes : Q représente l'output, K, le capital, mesuré en fin de période, I, l'investissement, C, la consommation, L, le nombre d'heures travaillées, r, le taux d'intérêt réel, w, le taux de salaire réel et A, l'indicateur de productivité générale des facteurs. La seule variable exogène est le choc technologique ε .

La première équation décrit l'output comme fonction du capital installé K_{-1} et de l'activité L, A étant un indicateur du niveau technologique. L'accumulation du capital est décrite par la deuxième équation. Les troisième et quatrième équations égalisent les productivités marginales des facteurs à leurs coûts. Les consommateurs maximisent la somme actualisée au taux γ d'une fonction d'utilité instantanée $U(C, L)$. Les deux équations suivantes, ou équations d'Euler, décrivent les arbitrages intertemporels des consommateurs (U_i représente l'utilité marginale relative au facteur i). Enfin, la technologie A suit un processus autorégressif stochastique. Le système est perpétuellement dans un état d'équilibre walrasien.

6 Perspectives

Lorsqu'on évalue la macroéconomie en fonction de la caractérisation du keynésianisme qui a été donnée plus haut, il apparaît qu'un retournement complet s'est produit. Autant la macroéconomie antérieure était doublement keynésienne, au plan méthodologique et au plan politique, autant l'inverse est maintenant vrai: la nouvelle macroéconomie est non-keynésienne conceptuellement et anti-keynésienne politiquement. Aucun des concepts proposés par Keynes et Hicks ne restent utilisés. La cause au service de laquelle la théorie est mise est la défense du laisser-faire.

Cette évolution constitue-t-elle une étape finale dans le développement de la macroéconomie ? Bien sûr que non. D'une part, si la macroéconomie keynésienne s'est vue déclassée, il en ira de même un jour de la nouvelle macroéconomie classique. C'est le sort de tout paradigme. D'autre part, il faut tenir compte du fait que la macroéconomie est nécessairement normative dans la mesure où elle réfléchit sur la manière idéale d'organiser une économie de marché et du rôle que l'état peut jouer à cet égard. Les deux positions prévalentes sont soit le laisser-faire, soit l'attribution à l'état d'un rôle de suppléance visant à remédier aux échecs de marché. L'adoption de l'une ou l'autre de celles-ci dépendra à son tour du jugement établi en matière d'existence de telles défaillances de marché. Est « keynésien politique » l'économiste qui estime qu'elles existent et que l'état peut les résoudre, est « anti-keynésien politique », celui qui pense le contraire. S'il est possible que le déclassement de l'appareil keynésien traditionnel, hérité du modèle IS-LM, soit définitif (quoique ses capacités de rebond ne doivent pas être sous-estimées), il n'en va pas de même pour la cause politique keynésienne. Même si, comme noté plus haut, il y a eu un glissement d'attention vers des thèmes autres que l'efficacité ou les insuffisances de l'économie de marché, ce dernier thème ne va pas disparaître de la scène. Le scénario qui était le plus probable — et qui s'est en fait réalisé — est que les keynésiens politiques appliquent au paradigme nouveau classique la tactique employée par Friedman à l'égard du paradigme keynésien — accepter de raisonner sur ses prémisses pour produire des résultats de politique économique contraire à ceux qui lui étaient spontanément associés. Tel est le sens des travaux regroupés sous l'étiquette de théorie « nouvelle keynésienne », dans laquelle l'adjectif « keynésien » se réfère au projet politique qui était propre à Keynes plutôt qu'à l'appareillage conceptuel éponyme.

A l'heure présente, il faut reconnaître que les lignes de démarcation restent floues. D'une part, il est clair que les auteurs de sensibilité keynésienne quant au projet politique admettent

pleinement les principes méthodologiques mis en avant par Lucas. Certes, la discipline d'équilibre limite fortement le champ de l'exprimable, mais des voies restent néanmoins ouvertes pour faire passer le message keynésien de justification d'interventions étatiques, comme la multiplicité des équilibres ou le remplacement de l'hypothèse de concurrence parfaite par celle de concurrence imparfaite. D'autre part, des auteurs qui ont commencé leur carrière de recherche dans le sillage strict des principes nouveaux classiques ont commencé à s'en écarter en intégrant dans leurs modèles des éléments autrefois rejetés comme la viscosité des prix ou, de nouveau, la concurrence imparfaite. Une convergence se dessine-t-elle ? C'est ce que qu'affirment les auteurs qui se sont placés sous la bannière de la « nouvelle synthèse néoclassique ». Celle-ci combine la conceptualisation standard de la nouvelle macroéconomie avec, d'une part, l'hypothèse de concurrence monopolistique et, d'autre part, celle de viscosité des prix, l'une et l'autre étant justifiée par un argument de pertinence par rapport à la réalité. De tels modèles parviennent à renverser la thèse friedmanienne-lucasienne d'inefficience de la politique monétaire, ce qui n'est pas un mince exploit. Ici aussi, le changement apporté n'est pas exclusivement conceptuel, mais concerne également la construction de modèles macroéconomiques quantitatifs opérationnels, estimés par des méthodes économétriques sophistiquées.

Références

- De Vroey, M. (2004), *Involuntary Unemployment. The Elusive Quest for a Theory*, Londres: Routledge.
- Friedman, M. (1968), "The Role of Monetary Policy", *American Economic Review*, vol. 58, pp. 1-17.
- Hansen, A. (1953), *A Guide to Keynes*, New-York: MacGraw-Hill.
- Hicks. J. R. (1937), "Mr. Keynes and the Classics", *Econometrica*, April, pp. 147-59.
- Keynes J.M. (1936), *The General Theory of Employment, Interest, and Money*, Macmillan: London.
- Klein, L. (1948), *The Keynesian Revolution*, New-York: Macmillan.
- Klein, L. (1964) *Economic Fluctuations in the United States, 1921-1941*, New-York: Wiley.
- Kydland, F. et E. Prescott (1982) « Time to Build and Aggregate Fluctuations », *Econometrica*, vol. 50, pp. 1345-70.
- Kydland, F. et E. Prescott (1977), "Rules rather than Discretion: the Inconsistency of Optimal Planes", *Journal of Political Economy*, vol. 85, pp. 473-91.
- Leijonhufvud, A. (1968), *On Keynesian Economics and the Economics of Keynes*, Oxford: Oxford University Press.
- Lucas R. E. Jr. (1972), « Expectations and the Neutrality of Money », *Journal of Economic Theory*, vol. 4, pp. 103-24.

- Lucas, R. E. Jr (1975), "Econometric Policy Evaluation: a Critique" dans K. Bruner et A. Meltzer, ed., *The Phillips Curve and Labor Markets*, Carnegie-Rochester Conferences Series in Public Policy, vol. 1 Amsterdam: North-Holland, pp. 19-46.
- Lucas R. E. Jr. et L. Rapping (1969) "Real Wages, Employment, and Inflation", *Journal of Political Economy*, vol. 77, pp. 721-754.
- Modigliani, F. (1944), "Liquidity Preference and the Theory of Interest and Money", *Econometrica*, vol. 12, pp. 44-88.
- Patinkin, D. (1965), *Money, Interest and Prices*, New-York: Harper and Row (seconde édition).
- Tinbergen, J. (1939), *Statistical Testing of Business Cycle Theories*, Genève, Ligue des Nations.
- Young, W. (1987), *Interpreting Mr. Keynes. The IS-LM Enigma*, Cambridge : Polite Press.